

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 3. Chapitre VIII

Quelle ville aimable et jolie que Montevideo, surtout quand on y arrive en donnant le bras à une jeune et jolie femme ! Comme ces rues accidentées reposent de la monotonie de Buenos-Aires, cette joyeuse limpidité du ciel et de l'eau, celle de la mer et celle du fleuve, qu'on voit en même temps d'un côté et de l'autre, à certains endroits, et les plages, et les places remplies d'une foule élégante, et les, avenues ombragées, et les vieux parcs, comme la maison de campagne de Buchental, pleins de poésie ... Mais nous n'avions pas le temps de regarder rien de tout cela, car j'étais amoureux de ma femme, et elle de moi, et notre lune de miel se prolongeait indéfiniment, tendre, claire et douce comme une caresse d'enfant.

Je découvris dans cette jeune fille des mérites insoupçonnés. Comment cette fleur aérienne était-elle née de ces ceps grossiers ? D'où lui venait toute cette délicatesse angélique, cette élégance sans effort, cette passion ardente et pudique à la fois, cette haute dignité qui

s'imposait entre ses sourires et ses gestes tendres et caressants ? Comme je me félicitais qu'une mésintelligence inexplicable, qu'un geste instinctif m'eussent obligé à rompre avec la sévère Maria qui serait, inévitablement, à trente ans, un procureur bien pensant et agissant, un censeur jaloux de son mari. Mais, n'aurais-je pas rompu de toutes façons ? Ne me serais-je pas aperçu qu'il y avait à Buenos Aires cent partis meilleurs, et elle-même ne se serait-elle pas aperçue que je n'étais pas le compagnon rêvé, l'homme capable des grandes choses et des grandes abnégations qu'elle rêvait, mais le protégé du succès et de la fortune ? Mais la fille de Blanco, la femme de Vaquez se perdait déjà dans les brumes d'un passé éloigné, et Eulalia avait pour moi tous les attraits d'une amante exquise et d'une amie idéale. Je tremblais, avant de me marier, et les premiers jours du voyage de noce, quand je me rappelais la vaniteuse ostentation des Rozsahegy, leur manque d'éducation, leur orgueil de parvenus, le langage *petit nègre* d'Irma. Mais je me tranquillisai vite, grâce à un petit détail.

Eulalia avait emporté dans ses malles une douzaine de robes d'une

grande richesse qu'Irma voulait à toute force lui faire porter à toute heure, pour bien montrer sa fortune et sa distinction. Ma femme n'en mit aucune, ni pour les promenades matinales, ni pour nos excursions sur les plages, ni même le soir, lorsque nous descendions dans la grande salle à manger de l'hôtel. Elle s'habillait avec une modestie qui faisait ressortir son bon goût.

Dans nos causeries interminables, pendant que nous nous promenions lentement sur le sable de Ramirez et des Pocitos, ou au large du port, avec la ville étagée en amphithéâtre, le petit Cerro avec sa forteresse qui semblait un jouet en carton, la rade avec ses vapeurs et ses navires à voile, qui tanguaient, bercés par la vague, les barques de passagers que la marée secouait, les barques de pêche avec leurs voiles latines au soleil, les bandes de mouettes criardes, Eulalia se montrait parfois mélancolique, et me parlait alors de ma mère, avec une tendresse que l'on ne pouvait comprendre que comme un reflet de sa tendresse pour moi.

- *Tu m'emmèneras un jour ? Je désire tant la connaître ! ... Tant que je ne la connaîtrai pas, il me semblera que*

je ne te connais pas bien toi non plus... Elle doit être une de ces vieilles dames si graves, si modestes qui se font respecter de tout le monde sans avoir besoin de l'exiger, et qui savent sourire au milieu de leur gravité, et être toujours de bonne humeur, avec une bienveillance infinie, une bonté inépuisable.

Je ne voulus pas lui dire que *petite mère* était taciturne, mélancolique, mystique, bien que très bonne et très tolérante.

- *Oui, ma petite chérie, ma pauvre vieille mère est telle que tu l'imagines. C'est malheureux qu'elle n'ait pas pu assister à notre mariage ! A peine t'aurait-elle vue qu'elle t'aurait aimée plus qu'elle ne m'aime, si c'est possible.*

- *Oh ! non ! mais nous irons la voir, si tu veux ?*

- *Dès que ce sera possible ... L'été prochain. Le voyage est long et pénible.*

- *Cela ne fait rien, il faut y aller !*

Nous passâmes un mois et demi dans cette ville enchanteresse, où nous connaissions à peine quelques personnes qui nous laissaient discrètement la plus

large liberté. Au bout de ce temps, je commençai à trouver un peu monotone notre continuel tête à tête, et à ne plus mépriser le mouvement et l'activité de Buenos Aires. Je lus des lettres, et me dis que le moment était venu de renouer la vie active, car toutes les nouvelles qui me parvenaient étaient alarmantes. Eulalia esquissa une légère opposition :

- Nous étions si bien ici ! Tu as le temps de t'occuper des autres. En ce moment, je te veux tout à moi, je suis sûre que tu me négligeras dès que nous serons à Buenos Aires.

Mais elle se convainquit qu'il était nécessaire de revenir quand je lui décrivis la situation comme je la voyais. Les adversaires agitaient le peuple, la lutte devenait plus vive, le Président de la République avait besoin de ses amis les plus insignifiants auprès de lui.

- Je n'ai pas l'esprit tranquille, comme mes collègues. Tout me semble aller mal, et bien que j'aie peu à perdre, je préfère voir comment les événements vont se dérouler afin de n'être pas surpris.

Nous revînmes à Buenos Aires et ma première visite fut pour mon beau-père, le meilleur des informateurs :

- *La situation est apparemment solide – me dit Rozsahegy dans son langage spécial –. Le Président compte sur tous les Gouverneurs de province, sur l'immense majorité des Chambres, sur toute l'armée et toute la flotte, sur une police aguerrie et résolue, sur des journaux qui défendent tous ses actes. Très bien, parfait ! Cet ensemble paraît démontrer que le pouvoir est ferme, mais il y a de vagues symptômes qu'il n'en est pas ainsi. La Bourse se montre inquiète. Nombre d'économistes et même de simples commerçants trouvent que l'on abuse du crédit. Les journaux de l'opposition multiplient les attaques, semant un grand mécontentement dans le public. Tout cela paraît n'être rien, mais c'est beaucoup pour qui sait voir plus loin que le bout de son nez. Si tu n'étais pas mon fils – ajouta-t-il en me tutoyant, car il me disait indistinctement « tu » ou « vous » –, je ne te le dirais pas, mais ... voilà... Tu l'es ! Il est bon que tu te rendes compte des choses avant les autres. Je suis ton beau-père pour quelque chose, ton beau-père Rozsahegy ! – Et, après un silence, il ajouta – : Il faut agir*

*avec beaucoup de précaution.
Tout d'un coup, patatras !*

Ces renseignements ne manquèrent pas de m'alarmer, mais je fus encore plus surpris en observant que la politique du Président ne satisfaisait même pas le parti qui l'avait porté au pouvoir et que quelques-uns de ses membres, les plus en vue, se retiraient dans leurs quartiers d'hiver ou se joignaient plus ou moins ouvertement à l'opposition.

- Quand les rats quittent le navire, c'est signe que le bateau coule ! – me dis-je.

Mais ce n'étaient pas seulement les rats qui débarquaient, mais les marins et le pilote lui-même. La guerre que, dès le début, on avait faite à l'ex-chef de notre parti, et qui continuait encore jusqu'à la suppression des derniers restes de son influence et de son prestige, contribuait d'une façon certaine à cette situation. En suivant cette politique inutile et trompeuse, on arriva à des excès incompréhensibles. Un des amis intimes du Président, le même qui, quelques années plus tard, allait occuper des postes très élevés, s'éleva contre lui dans le

journal officieux, essayant de démontrer que c'était un mannequin insignifiant, un pauvre individu présomptueux et ridicule, à qui seul le hasard avait pu donner un certain relief. Même parmi les militaires, on commençait à noter des symptômes menaçants. Entre temps, la situation, en province, s'aggravait elle aussi, partout le Président perdait des partisans.

On pensera que devant ce tableau et avec de telles perspectives, je m'empressai de dire « *arrêtons les frais* » et d'abandonner le Président pour ne pas tomber avec lui, s'il tombait, comme c'était très probable. Mais, qui se figure cela ne me connaît pas. Ce n'était pas le rôle qui me convenait. Si j'avais occupé le poste éminent que j'avais rêvé en venant à Buenos Aires, si j'avais été un des hommes les plus représentatifs de l'époque, je ne dis pas qu'une attitude de héros, sauveur du pays ne m'aurait pas convenu, d'autant plus que j'aurais pu l'adopter sans rien risquer ou très peu, ceux qui tournèrent casaque ne prirent pas la peine de rendre préalablement ce qu'ils

avaient touché. Mais, étant donné mon insignifiance relative d'homme de troisième ou de quatrième plan, presque perdu dans la multitude et qui n'aurait gagné qu'un modeste avancement dans les rangs adverses, je n'avais aucun avantage à manoeuvrer ainsi. Ce qu'il fallait, c'était passer inaperçu, en restant fidèle à la cause : je n'avais ainsi rien à craindre et beaucoup à espérer. Notre parti continuerait à gouverner – tout au moins pendant une longue période – et sauf ceux qui se seraient exagérément compromis, nous resterions tous en disponibilité, avec beaucoup plus de probabilités d'occuper les hauts emplois.

Mes prévisions furent pleinement confirmées, les adversaires traditionnels, n'arrivèrent jamais au pouvoir, les transitoires devinrent suspects et n'eurent que les miettes, et les amis du Président qui se compromirent de trop, durent vivre à l'écart pendant de longues années, en attendant qu'on les oubliât !

Comme il est facile de le présumer, étant donné ses antécédents Vazquez fut, dans notre province, un des premiers à se joindre à l'opposition. Comme je lui demandais

ses raisons dans un de ses voyages à Buenos Aires, il me les expliqua candidement ainsi :

- *La politique du Président est trop exclusive et a le défaut capital de ne contenter personne si ce n'est son entourage intime, qui n'a que de courtes vues. Ils tuent la poule aux oeufs d'or. La folie de la spéculation, qui enivre aujourd'hui tant de monde, passera nécessairement, parce qu'on ne bâtit pas sur le sable et, au premier désastre, tout le monde se retournera contre le visionnaire qui l'a provoquée, plus par aveuglement que par méchanceté ... et cela ne peut pas tarder longtemps ...*

Allons, quel sociologue ! – pensai-je –. Mon beau-père Rozsahegy en sait plus que tous ces petits docteurs réunis !

Et je répondis à Vazquez :

- *Il se peut que tu aies raison, mais je ne m'en aperçois pas. Quoiqu'on en dise, le pays se développe merveilleusement, et on doit cela au gouvernement actuel. Nous rencontrons des difficultés ? Il y en eut toujours, et nous devrions travailler à les*

vaincre et non à les aggraver en les compliquant, comme vous le faites.

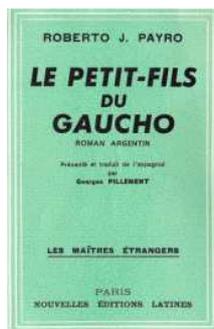
Pedro haussa les épaules.

- *Je comprendrais ton aveuglement si tu avais un poste inamovible ! – dit-il avec ironie.*

Un poste inamovible ! Quel rayon de lumière ! C'était justement ce qui me convenait pour la période tourmentée qui allait s'ouvrir. Mais, lequel ? Je ne pouvais être juge, puisque j'avais dédaigné, comme tant d'autres, de me faire donner un titre de docteur par une charitable Faculté de province, et il n'était plus temps, étant donné ma notoriété relative,, de revenir sur mes pas. Il me restait la carrière diplomatique ... Pourquoi ne pas me faire nommer ministre (ambassadeur) en Europe ou, tout au moins, dans un de ces aimables et hospitaliers pays sud-américains, où l'on mène une vie patriarcale et mondaine, devant des paysages admirables sous un climat splendide, au milieu des aventures les plus sentimentales, sans avoir rien à faire, ni personne qui menace la stabilité de votre emploi ?

Oh ! merci pour l'idée, doux Vazquez!

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>